

# GRAFF

? Nous



GRAFF · ? NOUS | RACINE · Installation participative · 2015

Sébastien Layral d'Alessandro

### La note d'intention

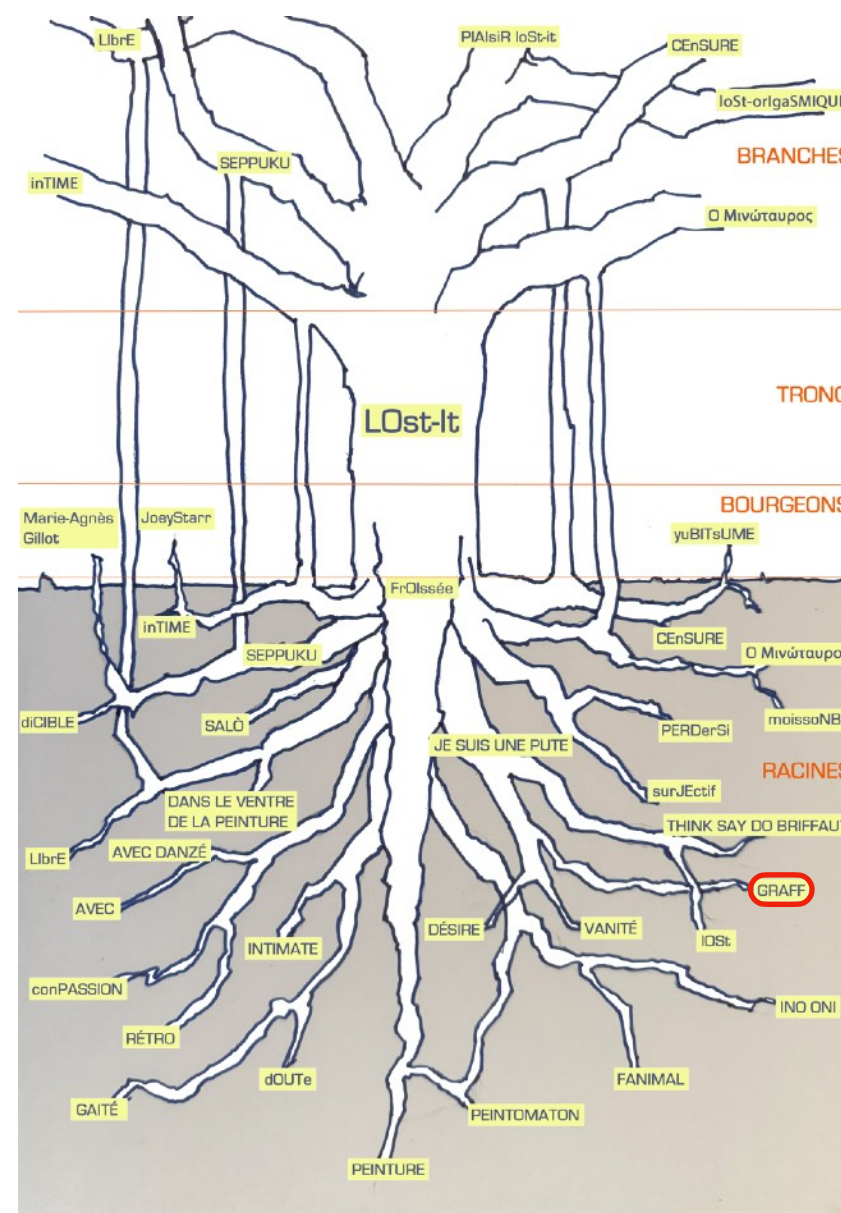
Dans une ancienne prison, les murs gardent les marques de ceux qui voulaient laisser une trace avant de disparaître : je suis passé ici, j'ai existé. J'ai tendu une toile de vingt mètres à la place des murs, et laissé douze mille visiteurs s'y inscrire, blanc sur blanc. Ce qui m'intéresse n'est pas ma signature, c'est le moment où des milliers de « je » deviennent un « nous » — et l'inversion qu'il opère : à la fin, un tatoueur choisit un graff parmi tous, et c'est lui qu'on encre sur le corps. Je ne signe pas l'œuvre ; c'est le collectif qui me signe. L'autorité de l'artiste, je la rends à ceux qui passent.

### Le système : un arbre vivant

L'écosystème suit la structure d'un arbre vivant : tronc, racines, branches, bourgeons. La logique n'est pas hiérarchique mais circulatoire. Une série ancienne peut redevenir racine, une performance devenir branche, un projet bref ouvrir une direction nouvelle.

Le tronc est la série pivot autour de laquelle l'œuvre s'organise. Les racines sont les séries depuis 1987 qui continuent d'irriguer. Les branches sont les séries majeures actives. Les bourgeons sont les projets en cours dont la forme se cherche encore.

Voir la page dédiée [Œuvre](#) → pour la liste complète et les pages dédiées.



### **Le propos**

GRAFF est une racine courte de l'écosystème, présentée en 2015 au Musée de Tournon-sur-Rhône, dans une ancienne prison. Une toile vierge de 20 mètres par 2,5 mètres reçoit, pendant trois mois d'exposition, les inscriptions de 12 000 visiteurs au marqueur blanc sur lin blanc. À la fin, un tatoueur sélectionne un ou plusieurs graffiti et les encre sur le corps de l'artiste — le mur collectif éphémère devient peau personnelle permanente.

### **Lecture sémantique**

GRAFF — abréviation de graffiti, de l'italien *graffio* (égratignure, marque), lui-même issu du grec *graphein*, écrire, tracer. Mais *graphein* est aussi l'origine de *graphe*, de portrait, de toute inscription. Le GRAFF n'est pas une écriture de moins : c'est l'écriture à sa source, avant que les institutions ne la normalisent. Ce que le prisonnier grave dans la pierre — je suis passé ici, j'ai existé — est le geste le plus ancien et le plus pur de la présence humaine sur une surface. Le protocole place cette économie du signe dans un espace d'exposition : la toile vierge de vingt mètres reçoit douze mille passages, chacun au marqueur blanc sur lin blanc — la marque existe mais résiste à la lecture frontale, elle demande la lumière rasante, la proximité, le temps. ? NOUS — la question centrale. À quel moment douze mille inscriptions individuelles — chacune un je — deviennent-elles un nous ? Le sous-titre ne l'affirme pas, il le pose : le nous n'est pas donné d'avance, il se construit par accumulation de passages, par superposition de présences, par la décision de mettre sa marque là où d'autres ont mis la leur. Le tatouage final referme le cercle : le collectif éphémère trouve son archive permanente dans la chair. Un graff choisi parmi douze mille, inscrit dans le corps. Le nous entre dans le je et y reste. Ce n'est pas l'artiste qui signe l'œuvre — c'est le collectif qui signe l'artiste.

### **Le dispositif**

GRAFF est présenté dans une ancienne prison dont les murs de mollasse — pierre tendre — avaient servi aux prisonniers pour s'écrire, s'écrier, laisser une trace avant de disparaître. L'installation reprend cette logique architecturale et historique : une toile vierge de vingt mètres par deux mètres cinquante remplace les murs, exposée pendant trois mois. Des feutres blancs sont laissés au public pour qu'il s'inscrive librement, poursuivant le geste des prisonniers. Aucune consigne, aucun thème, aucune limite : le visiteur peut écrire son nom, une phrase, un dessin, un signe ; superposer son inscription à celle d'autres ; s'arrêter à un endroit que personne n'a marqué. Trois mois plus tard, douze mille visiteurs ont laissé leurs traces. Un tatoueur est alors invité à parcourir la toile et à sélectionner un ou plusieurs graffiti, qu'il encre sur le corps de l'artiste — transformant le mur collectif éphémère en peau personnelle permanente.

### **Le blanc sur blanc**

Le marqueur blanc sur lin blanc n'est pas un caprice formel : c'est une décision politique. La trace existe, mais elle résiste à la lecture frontale. Pour voir les inscriptions, le spectateur doit chercher — lumière rasante, proximité, temps. La toile ne donne rien immédiatement. Cette résistance reproduit la condition même du graffiti carcéral : les inscriptions des prisonniers sur les murs de mollasse n'étaient pas faites pour être lues par les autorités, mais pour celui qui passerait après et prendrait le temps de chercher. Le blanc sur blanc traduit cette économie du signe : ce qui est inscrit l'est pour ceux qui sauront chercher. L'effet est démocratique. Personne ne peut lire toute la toile d'un seul coup ; chaque inscription se découvre individuellement, dans son contexte de superposition. Le visiteur d'aujourd'hui découvre ce qu'un visiteur d'hier a laissé, comme le prisonnier d'une cellule découvrirait ce que celui de la précédente avait gravé. La temporalité de la lecture rejoint celle de l'écriture.

### Le tatouage final

À la fin des trois mois d'exposition, le tatoueur entre en scène. Il n'a pas écrit sur la toile pendant la performance : il arrive après, pour sélectionner. Son rôle est de choisir, dans les douze mille inscriptions, ce qui mérite d'être inscrit définitivement. Le critère appartient au tatoueur seul : il peut retenir une inscription marquante, un graffiti maladroit, une signature mystérieuse, un dessin précis. L'artiste n'intervient pas dans ce choix. Le graffiti retenu est encre sur son corps — il devient l'archive permanente du collectif éphémère de la toile. Ce déplacement opère un transfert complet d'autorité. Le visiteur écrit librement, sans demande d'autorisation ; le tatoueur choisit librement ce qui sera tatoué, sans demande d'autorisation ; l'artiste reçoit l'inscription sur son corps. À aucun moment il ne décide. Le nous des visiteurs et le il du tatoueur s'inscrivent ensemble dans le je de l'artiste. Ce n'est pas l'artiste qui signe l'œuvre — c'est le collectif qui signe l'artiste.

### La série

**Titre** · GRAFF

**Sous-titre** · ? Nous

**Catégorie** · Racine

**Période** · 2015 (série fermée)

**Médium** · Installation participative ; toile de lin, marqueur blanc ; tatouage final

**Formats** · toile de 20 × 2,5 m & tatouage

**Avancement** · installation unique ; 12 000 visiteurs ; 1 tatouage

**Dispositif** · inscription libre du public au marqueur blanc sur lin blanc ; un graff sélectionné par un tatoueur, encre sur le corps de l'artiste

**Lieu** · Musée de Tournon-sur-Rhône (ancienne prison)

### Expositions

- 2015 — Musée, Tournon-sur-Rhône, France

### Place dans l'écosystème

GRAFF est une racine courte qui pose la question de la propriété collective de l'art. Elle dialogue avec IOST sur la perte de l'objet et la transformation par le public, et avec LIBRE et conPASSION sur le tatouage comme acte participatif — mais là où ces séries questionnent l'engagement personnel à petite échelle (12, 17, 83 participants), GRAFF le transforme en engagement collectif à grande échelle (12 000 visiteurs). Elle nourrit le tronc en révélant que LOST-IT est aussi un graff — douze mille peintures écrites sur le temps par une humanité entière, où chaque toile est une inscription qui n'appartient pas à celui qui la peint.

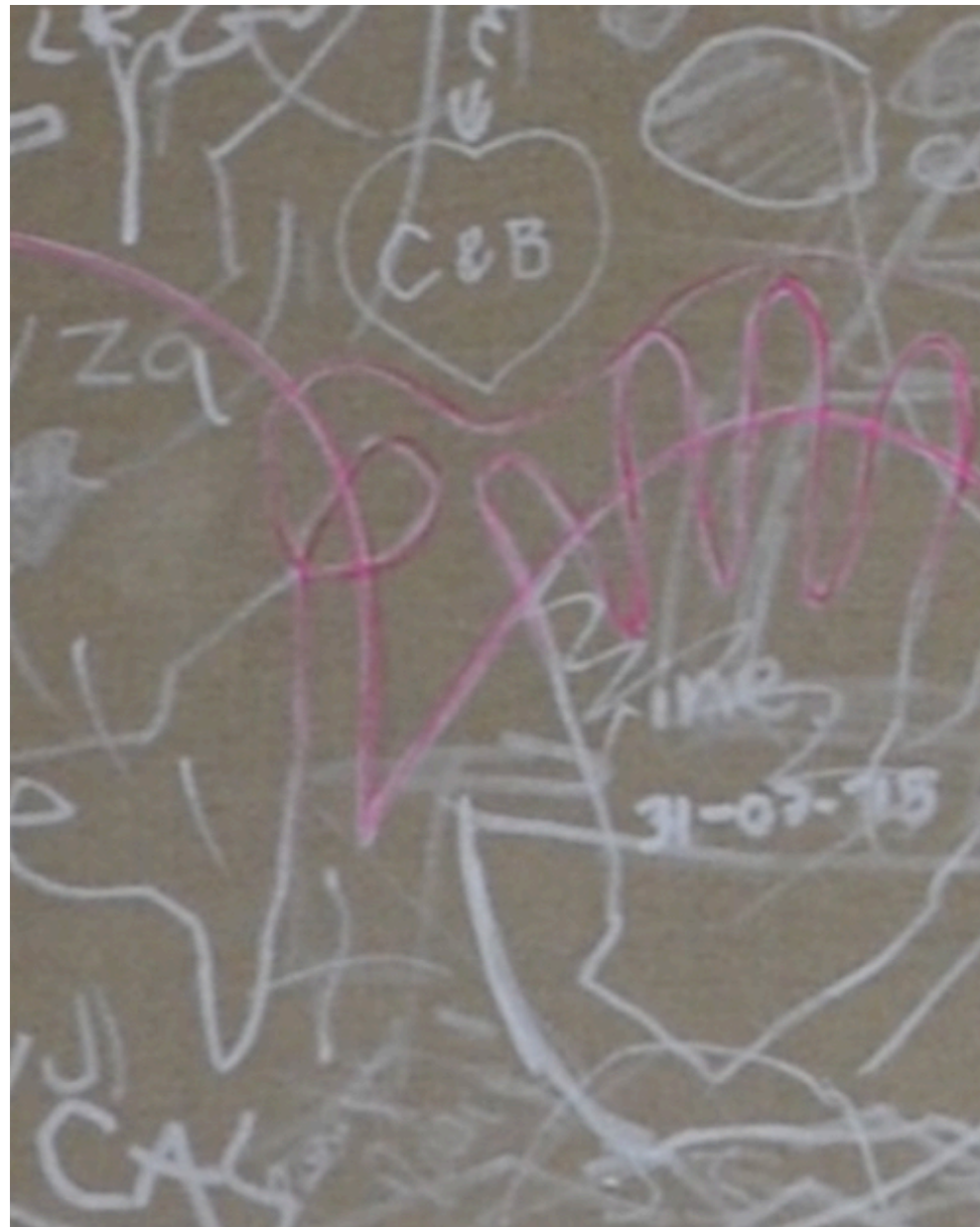
### Récapitulatif final

GRAFF — 2015, installation unique. Toile vierge de 20 mètres par 2,5 mètres en lin blanc, présentée pendant trois mois au Musée de Tournon-sur-Rhône, dans une ancienne prison. Inscription libre du public au marqueur blanc. 12 000 visiteurs sur la durée. Un graffiti sélectionné par un tatoueur, encre sur le corps de l'artiste.

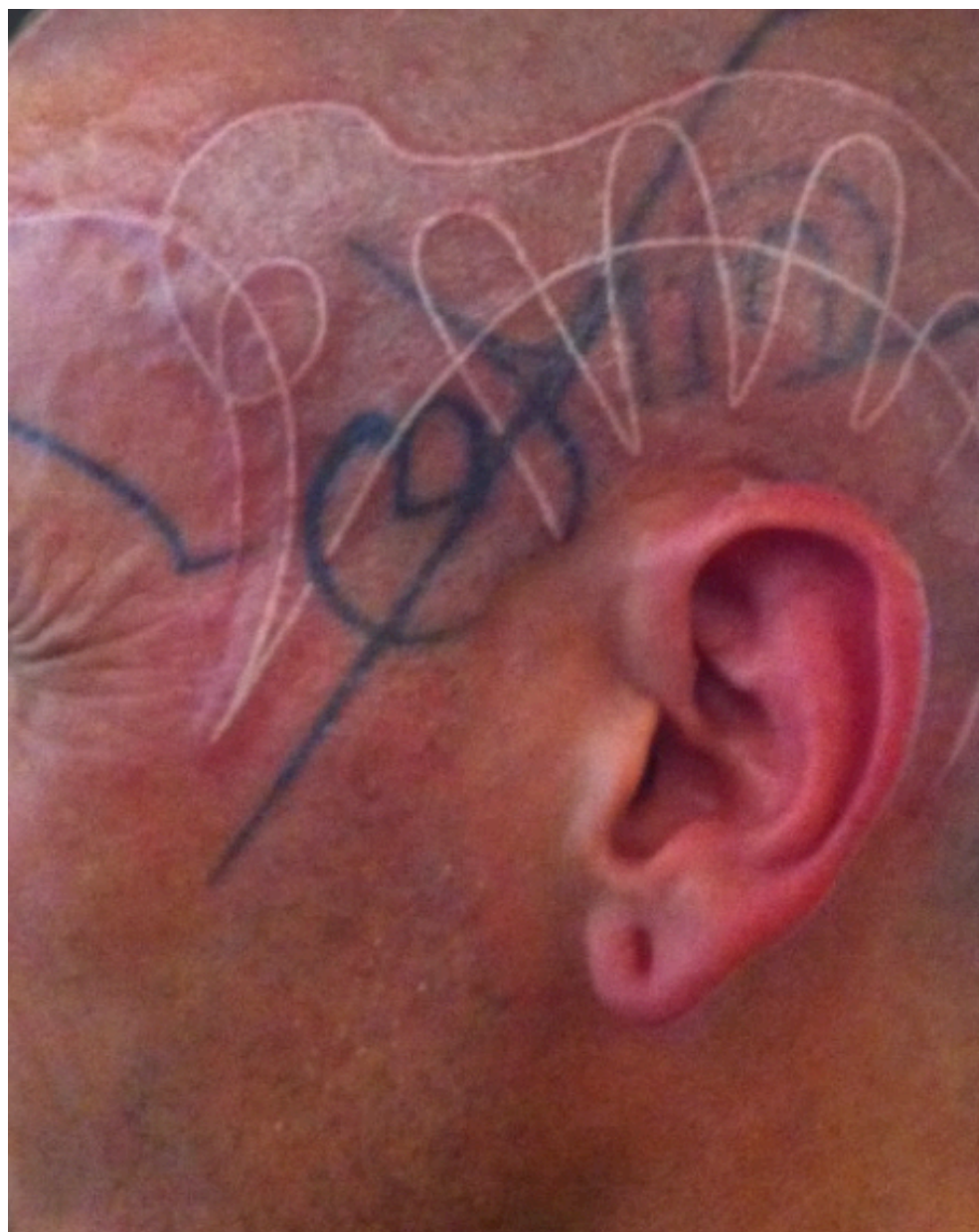


790 · GRAFF  
2015 · Acrylique sur lin · 250x2000 cm





790 · GRAFF  
2015 · Acrylique sur lin · 250x2000 cm



778 GRAFF 2015, Tadoo blanc, Christophe 778 · GRAFF  
2015 · Tatouage blanc · Christophe

« *Que nous devons-nous d'être au monde ?* »

Depuis 1987, je tiens cette question par une pratique plutôt que par un discours. Peinture, performance et dispositifs participatifs en un même geste : maintenir une qualité de présence face à ce qui résiste. L'absurde camusien n'est pas une référence du travail mais une tension à habiter. Ce devoir d'être ne se conclut pas — il s'éprouve.

**L'œuvre comme écosystème**

Le travail s'organise comme un arbre vivant. Un tronc : LOst-It, série pivot apparue en 2022, qui annonce 12 000 peintures sur cent ans (2022–2122). Des racines : vingt-trois séries actives depuis 1987. Des branches : LbrE, Ο Μινώταυρος, inTIME. Des bourgeons : projets dont la forme se cherche encore. La logique n'est pas hiérarchique mais circulatoire — une série ancienne peut redevenir racine, une performance devenir branche.



Ficus macrophylla monumental de Giardino Garibaldi, Piazza Marina à Palermo.

**Peinture et performance indissociables**

Le concept est du domaine du penser, la peinture du domaine du dire, la performance du domaine du faire. Dire ce qu'on pense, faire ce qu'on dit. Le corps n'est ni vecteur d'expression ni surface de projection : c'est un matériau qui résiste et impose ses lois.

**Transformer plutôt que produire**

On ne détruit pas, on ne crée pas, on recombine. Dans SEPPUKU, la toile altérée par une fléchette se redistribue en fragments encadrés. Dans CEnSURE, le lobule prélevé se multiplie en sept projets humanistes. Dans IOSt, la peinture recouverte de gommettes rouges se transforme en repas scolaires malgaches. Altérer plutôt qu'effacer, recombinaison plutôt que créer ex nihilo.

**Le public devient acteur**

L'œuvre n'est pas un objet clos. C'est un espace de négociation où le regardeur est confronté à ses propres seuils. Entrer dans le geste, regarder la figure, c'est accepter les conséquences de sa présence. On ne reste pas neutre face à une force.

**Engagement éthique : FA.ZA.SO.MA.**

Engagement auprès de l'association depuis 2004 — rencontre par Mano Solo — et présidence depuis 2016. Cinq missions à Madagascar. Sur place, aucune production plastique : ne pas faire de la réalité des autres une matière première est déjà une position. Ce terrain apprend une pensée qui se refait chaque fois qu'elle rencontre du réel.

**Filiations assumées**

Camus traverse tout — jouer L'Étranger à seize ans inscrit l'absurde dans le corps avant la pensée. En peinture : Filliou, Opalka, Soulages (rencontre fondatrice à treize ans à Rodez), Gasiorowski. En performance : Nauman, Journiac, Abramović. En science contemporaine : Olivier Hamant et sa pensée de la robustesse du vivant.

Peindre, performer et penser participent d'un même mouvement : chercher des formes qui permettent d'habiter lucidement le monde et de rendre possible une expérience de coexistence.

### **Biographie**

Sébastien Layral d'Alessandro est né en 1972 à Rodez. Il vit et travaille à Châtel-Guyon (Auvergne).

Artiste plasticien et performeur actif depuis 1987, il développe une œuvre qui articule peinture figurative, performance participative et dispositifs d'installation. Formé à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Toulouse, il engage très tôt une remise en question de la place de la peinture figurative dans le champ contemporain. Sa pratique se construit dans un dialogue constant entre engagement du corps, responsabilité du geste et participation du public.

Son travail a été présenté dans des contextes institutionnels, muséaux et indépendants : Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne (2025), Chapelle Saint-Libéral / Musée Labenche, Brive (2024), Galerie Louis Dimension, Lille (2024), Opéra de Clermont-Ferrand (2022), Galerie 18 Bis (Paris). Précédemment : Mains d'Œuvres (Paris), Espace Vallès (Saint-Martin-d'Hères), L'Épicerie (Maurs, Anthropocène, 2018), Polydome (12<sup>es</sup> Journées Scientifiques du Réseau Français de Métabolomique et Fluxomique, Clermont-Ferrand, 2019). Présence également dans des foires internationales (Lille Art Up, Paris, Rome, Berlin, Venise, Bâle, Istanbul, Hong Kong, Miami).

Depuis 2016, il préside l'association humanitaire FA.ZA.SO.MA. — un engagement de terrain qui n'a donné lieu à aucune production plastique sur place. Cette dissociation entre œuvre et engagement nourrit en retour une réflexion sur le devoir d'être au monde, à laquelle l'œuvre cherche à répondre.

- Je peins comme je pense.
- Je performe comme je peins.
- Je vis comme je performe.
- Je pense comme je vis.



### **Contacts**

Sébastien Layral d'Alessandro  
Artiste plasticien  
[sebastien@layral.fr](mailto:sebastien@layral.fr)  
[www.layral.fr](http://www.layral.fr)